

> Conflit israélo-palestinien, antisémitisme, «haine de soi»

L'impossible critique d'Israël

La place de la Shoah dans la psyché juive et dans le discours politique israélien ainsi que la mémoire coupable européenne constituent aujourd'hui autant d'obstacles à l'acceptation de la critique, au dialogue et donc à la paix entre Israël et ses voisins. Autopsie d'un processus mortifère.

MARTINE KLEINBERG

Tous les militants d'une paix juste entre Israéliens et Palestiniens l'éprouvent au quotidien de leur action. Mais aussi le citoyen lambda qui exprime sa révolte face à la dégradation de la vie quotidienne des Palestiniens, à la série des assassinats et bombardements aveugles de l'armée israélienne contre une population subissant l'occupation depuis plus de quarante ans. Mais aussi l'intellectuel qui fonde son propos sur la réflexion, la distance, le doute et l'éthique. Critiquer la politique israélienne relève de l'exercice de haute voltige, d'où l'on risque de sortir sali, de la tâche indélébile, infamante: vous êtes antisémite.

Vous êtes juif? Qu'à cela ne tienne, vous êtes aussi antisémite, et pire: vous avez contracté la «haine de soi». Une maladie dont auraient souffert certains Juifs d'Europe de l'Est dans les années 1920, qui, épris du désir d'assimilation, étaient prêts à reconnaître pour mieux les condamner les supposés vices juifs. Haine de soi poussée jusqu'au suicide pour d'aucuns.

Il doit y avoir erreur sur le diagnostic: je me sens en pleine forme, peu encline au suicide idéologique, fière de mon héritage juif, revendiquant ses valeurs de tolérance («Tu aimeras l'étranger comme toi-même», disait déjà l'Ancien Testament) et de questionnement. Un héritage qui passe par Hillel l'Ancien, natif de Babylone, par le penseur-médecin Maïmonide du XII^e siècle, né à Cordoue, par le philosophe Spinoza, marrane d'Amsterdam, par Marx, Trotski, Einstein et les autres. Des hommes qui désiraient un monde plus juste.

L'antisémitisme existe. Il prend des formes différentes et parfois se sert de la «cause palestinienne» comme cache-sexe à sa haine du juif. Symptôme des frustrations économiques, sociales, identitaires, l'antisémitisme révèle l'état de fragilité d'une société et de certaines de ses couches. Il doit être détecté, dénoncé et chaque association de défense des droits du peuple palestinien se doit d'être vigilante.

DES JUIFS HONTEUX?

Mais comment confondre ses dérives avec les mots d'un Edgar Morin, les reportages d'un Daniel Mermet, la note sur les dangers du communautarisme d'un Pascal Boniface? Un philosophe sociologue juif ancien résistant, un journaliste engagé qui donne à écouter d'autres paroles, un directeur de l'Institut de recherche internationales et stratégiques qui fait son travail d'analyse? Les uns des «crapule antisémite», les autres des «renégat», «juif honteux»?

Coauteurs en 2002 d'un article paru dans *Le Monde, Israël-Palestine: le cancer*, E. Morin, l'écrivaine Danièle Sallenave et le député européen Sami Nair sont assignés en justice par l'avocat Gilles William Goldnadel et l'association France-Israël. Leur tort? Ces deux paragraphes:

«On a peine à imaginer qu'une nation de fugitifs, issue du peuple le plus longtemps persécuté dans l'histoire de l'humanité, ayant subi les pires humiliations et le pire mépris, soit capable de se transformer en deux générations en "peuple dominateur et sûr de lui" et, à l'exception d'une admirable minorité, en peuple méprisant ayant satisfaction à humilier.»

«Les juifs d'Israël, descendants des victimes d'un apartheid nommé ghetto, ghettoisent les Palestiniens. Les juifs qui furent humiliés, méprisés, persécutés, humiliés, méprisent, persécutent les Palestiniens. Les juifs qui furent victimes d'un ordre impi-

toyable imposent leur ordre impitoyable aux Palestiniens. Les juifs victimes de l'inhumanité montrent une terrible inhumanité. Les juifs, boucs émissaires de tous les maux, "bouc-émissarient" Arafat et l'Autorité palestinienne, rendus responsables d'attentats qu'on les empêche d'empêcher.»

Au début des années 2000, Gilles William Goldnadel, l'actuel président de France-Israël, multiplie les attaques visant particulièrement les médias. Il se plaît à décerner un «prix Goebbels», du nom du chef de la propagande nazie, à des journalistes de France 2, du *Monde*, du *Nouvel Obs* et de *Libération*, et à assigner Daniel Mermet en justice pour «incitation à la haine raciale», suite à sa série d'émissions consacrées au conflit israélo-palestinien du 18 au 22 juin 2001, sur France-Inter, dans «Là-bas si j'y suis».

Ils sont pourtant de plus en plus nombreux, ces journalistes, ces intellectuels à critiquer la politique israélienne. Et ceux qui sont la cible privilégiée des dénonciations de certaines organisations juives sont justement des juifs, les Stéphane Hessel, ancien résistant, Marek Edelman, dernier survivant des commandants du soulèvement du ghetto de Varsovie, Rony Brauman, intellectuel engagé en dehors de sa communauté, Théo Klein, ex-président du très communautaire CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France)...

En leur temps déjà, d'autres penseurs ont fait grincer les dents et se sont vu presque rejeter en dehors du peuple juif pour leurs critiques acerbes du sionisme triomphant. Hanna Arendt, dans *Les origines du totalitarisme* (1951), prophétisait tristement: «Après la guerre, la question juive, que tous considéraient comme la seule véritablement insoluble, s'est bel et bien trouvée résolue – en l'occurrence au moyen d'un territoire colonisé puis conquis – mais cela ne régle ni le problème des minorités ni celui des apatrides. Au contraire, comme pratiquement tous les événements de notre siècle, cette solution de la question juive n'avait réussi qu'à produire une nouvelle catégorie de réfugiés, les Arabes, accroissant ainsi le nombre des apatrides et des sans-droits de quelque 700.000 à 800.000 personnes.»

«MIROIR ANTISÉMITES»

Le philosophe religieux juif Yeshayahou Leibowitz, disparu en 1994, ne cessa de marteler amèrement que «l'occupation détruit la moralité du conquérant» et de soutenir les objecteurs de conscience de l'armée israélienne.

Du moins ces penseurs n'ont-ils pas été entraînés devant les tribunaux. Il semble que cela reste une spécialité française visant à assourdir les voix dissidentes, surtout celles

qui viennent de l'intérieur. En effet, ces juifs humanistes, universalistes, religieux, asionistes, post-sionistes, anciens résistants, insurgés du ghetto de Varsovie, journalistes, philosophes... sont les ferments du changement, ceux qui fissurent le mur du ghetto dans lequel s'enferment aujourd'hui volontairement Israël et certains juifs de la diaspora. Mur de béton comme mur mental.

Ce mur qui inspire à l'humoriste anglais juif, Ivor Dembinga, de passage à Luxembourg en mars 2008, ce trait d'humour si typiquement... juif: «*J'étais en Israël, tu leur montres un miroir pour qu'ils se voient dedans, ils disent: "C'est un miroir antisémite"...*». Les critiques qui font le plus aboyer les responsables souvent autoproclamés des communautés juives et les représentations diplomatiques d'Israël sont justement ces juifs, briseurs de tabou. Ils osent, eux juifs, rapprocher Israël de l'Allemagne nazie et à l'instar d'Edgar Morin, tirer la sonnette d'alarme. La victime ne deviendrait-elle pas bourreau?

LE TRAUMATISME DE LA SHOAH

L'universitaire américain Norman Finkelstein, auteur de *L'industrie de l'Holocauste*, vient d'être expulsé d'Israël le 24 mai et y est interdit de séjour. On lui reprocherait des liens avec des organisations terroristes. Avraham Burg, cet ancien président travailliste de la Knesset (1999-2003), le Parlement israélien, ancien sioniste religieux, ne pourra subir le même sort: il est israélien. Mais lui aussi, dans son récent ouvrage, *Vaincre Hitler* (2008, Fayard), ausculte une société israélienne malade de la Shoah, indifférente aux souffrances des autres peuples et étrangement proche de l'Allemagne de la montée du nazisme.

Le monde entier est-il donc antisémite, comme l'écrivait Théodore Herzl dans *L'Etat des Juifs* en 1896: «Les peuples chez lesquels les juifs résident sont tous antisémites, sans exception aucune, que ce soit honteusement ou ouvertement?»

La Shoah, le massacre de six millions de juifs, a été un traumatisme dont les ondes de choc n'ont pas fini de se faire sentir. Et pour le pire. Comme l'écrit, la mort dans l'âme, Avraham Burg. La peur, irrationnelle, viscérale, de la destruction semble vissée au cœur de la société israélienne et des communautés diasporiques. «Le monde est contre nous», tel est le slogan dénoncé par Théo Klein (*Sortir du ghetto*, 2008, Liana Levi). Toute critique d'Israël semble être perçue à travers ce prisme. Pour beaucoup de juifs, il s'agit là d'un sentiment sincère. Qui mène à des raccourcis historiques surprenants. Ainsi d'une personne née en 1945 en Palestine sous mandat britannique, qui fré-

mit d'entendre Israël durement critiquée: «*S'il n'y avait pas eu Israël, je serai peut-être morte aujourd'hui!*»

Un traumatisme jamais soigné, le deuil des six millions de juifs jamais accompli. Au contraire. La blessure est sans cesse ravivée. Les lycéens ont «Shoah obligatoires» au bac, comme d'autres ont français ou géographie. Ils partent en voyage à Auschwitz, où du vinaigre est encore mis sur la blessure, interdisant le travail du deuil, déplore A. Burg.

Et comment risque d'évoluer un tel traumatisme? Un enfant battu pourra devenir un parent violent, un peuple persécuté, humilié, risque de ressembler aux pires de ses persécuteurs.

Une fois maître, l'ancien esclave est en danger de reproduire les mêmes abus que ses bourreaux. Il n'y a pas de vaccin, avoir été victime n'immunise en rien. Aux yeux d'A. Burg, le sentiment d'infériorité du passé s'est déjà transformé en sentiment de supériorité obsessionnel. Se voir en victime perpétuelle lorsqu'on possède l'arme nucléaire et le soutien de la première puissance mondiale semble en effet relever de la plus profonde irrationalité. Celle-ci s'inscrit dans une mentalité déjà ancienne, ainsi que l'exprimait clairement Hanna Arendt en mars 1948, dans son article *Jewish History Revisited*: il existe un mythe selon lequel les Juifs au cours des siècles, à la différence des autres nations, n'ont pas été des créateurs d'histoire mais des victimes de l'histoire, «préservant une espèce d'identité éternellement bonne». Ce qui déresponsabilise les Juifs, essentialisant leur statut de victimes, par-delà le temps historique.

Instrumentalisation politique de la Shoah

Si le traumatisme était laissé en paix, peut-être réussirait-il, même privé de soins, à franchir les étapes du deuil, retrouver confiance en lui et dans le monde et vaincre sa peur. C'est compter sans l'instrumentalisation de cette peur par les politiques, ainsi que le démontre la thèse magistrale d'Idith Zertal, *La nation et la mort, La Shoah dans le discours et la politique d'Israël* (La Découverte, 2004).

Dès août 1947, la nazification de l'ennemi est l'œuvre. Il s'agit de bien faire comprendre aux juifs et aux nations qu'Israël n'est jamais à l'abri d'un nouvel Hitler. A propos de la guerre qui s'annonce, Ben Gourion prononce ces mots: «*Ce ne sont pas nos adversaires politiques [les Britanniques] qui se dresseront contre nous, mais les disciples et même les maîtres d'Hitler, qui ne connaissent qu'une manière de régler le problème juif, la destruction totale.*» Il poursuit en 1951 ce qui n'est pas qu'une métaphore: «*Nous ne voulons pas retourner dans le ghetto [...] Nous ne voulons pas que les nazis arabes viennent nous massacrer!*»

(Suite et fin à la page suivante)



«Je n'ai jamais dans ma vie ni "aimé" aucun peuple, aucune collectivité – ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain [...] Je n'aime pas les juifs, ni ne crois en eux; je me contente d'en faire partie, de la façon la plus évidente qui soit, au-delà de toute polémique ou discussion»; lettre d'Hanna Arendt à Gershom Scholem, 24 juillet 1963

Photo: www.jewishvirtuallibrary.org/source/biography/arendt.html

► Conflit israélo-palestinien, antisémitisme, «haine de soi»: l'impossible critique d'Israël (suite)

(Suite de la page précédente)

Avec le procès Eichmann en 1961, Ben Gourion veut démontrer que la haine du Juif persiste, malgré l'existence d'un Etat juif, et que les Arabes sont les dignes successeurs des nazis, massés aux portes d'Israël. Ainsi se développe l'assimilation menace arabe = danger d'une nouvelle Shoah. Dès ces années-là s'installe l'idée qu'Israël est une nation assiégée, au milieu d'un univers antisémite. La guerre des Six-Jours sera présentée comme une menace existentielle malgré la claire supériorité militaire de l'armée israélienne, dont l'état-major était tout à fait conscient.

En septembre 1972, Eliezer Livneh, futur idéologue socialiste du Grand Israël, formulera la théorie de cette pratique quotidienne: «La mémoire de la Shoah est un bastion central de notre autodéfense quotidienne [...] plus nous ressentirons la Shoah, mieux nous comprendrons les événements du présent; plus nous aurons ses horreurs en mémoire, mieux nous saurons faire face aux horreurs qui nous entourent.»

Le 5 juin 1982, Menahem Begin, à la veille de l'invasion du Liban, n'hésite pas à resservir un plat qui n'a guère le temps de refroidir: «Croyez-moi, l'alternative, c'est Treblinka.» Ce à quoi Amos Oz, cofondateur de La Paix maintenant, a beau jeu de rétorquer: «Hitler est mort, M. le Premier ministre», «Hitler ne se cache pas à Nabatiyeh, à Sidon ou à Beyrouth.»

ARAFAT = HITLER

Dans les années 1980-90, les colons prennent le relais dans la nazification des Arabes et l'industrie de la Shoah. Leur slogan Arafat = Hitler est dépourvu de toute ambiguïté.

Puis quand Rabin signe les accords d'Oslo, en 1993, et serre la main d'Arafat, c'est à son tour d'être la cible de ces attaques extrêmement virulentes. Il devient le complice d'une nouvelle Shoah. «Rabin nous pousse vers les frontières d'Auschwitz», selon Rehavam Zeevi (dit Gandhi...) en janvier 1994. «Rabin ne doit pas parler au nom des martyrs de la Shoah au moment de recevoir le prix [Nobel]

aux côtés des héritiers des nazis», selon le communiqué de presse du Likoud du 11 décembre 1994.

Est-il alors surprenant que ce discours de haine, qui a permis de stigmatiser Rabin en supput des nouveaux nazis, se soit soldé par son assassinat le 4 novembre 1995? Ce jour-là, les mots avaient préparé les esprits et créé l'univers ayant rendu possible cette monstruosité.

On aurait pu espérer qu'après la mort de Rabin, la société israélienne et ses responsables politiques tentent d'analyser comment on en était arrivé là. Mais il n'est pas aisé de renoncer à l'outil si efficace qu'est la Shoah, au nom de laquelle tout est permis. La sécurité, bitakhon, en hébreu (certainement l'un des mots les plus prononcés et les plus écrits en Israël et dans les Territoires palestiniens) est au cœur de toute la politique expansionniste et militaire israélienne. Et le besoin insatiable de sécurité trouve son fondement dans la peur sans cesse réveillée d'une nouvelle Shoah...

Dans ses relations avec les Etats européens, Israël utilise aussi largement cet outil, sachant tirer tout le bénéfice du sentiment de culpabilité, tout particulièrement en Allemagne mais aussi en France, certainement encore mal à l'aise avec son passé collaborationniste.

La paix, première victime

Les dangers de cette instrumentalisation sont multiples. En Israël d'abord.

La mort de Rabin n'est, en effet, que le point de départ d'une dégradation qui ne peut que s'accélérer, en l'absence de prise de conscience. L'opinion israélienne est en quête perpétuelle de protection. Bien que majoritairement favorable à une paix négociée et un Etat palestinien, elle vote régulièrement à droite et pour des hommes au discours dur, ne jurant que par la force. La peur est mauvaise conseillère et justifie le repli sur soi. La vision d'Ehud Barak, ancien premier ministre travailliste, comparant Israël à «une villa dans la jungle» s'impose. Un Israël fondé sur des bases ethnico-religieuses et non universelles. Un Israël pour lequel «Auschwitz ne nous arrivera plus» mais peut bien arriver aux autres. «Seule notre Shoah

compte, celle des autres est niée» (A. Burg). C'est la victoire du tribalisme contre l'universalisme. Comment alors faire la paix avec un monde considéré comme foncièrement hostile? En Europe ensuite, où l'accusation d'antisémitisme se retrouve galvaudée. Comment la lutte contre la réelle judéophobie peut-elle rester crédible si l'on crie au loup dès qu'un intellectuel sort sa plume pour critiquer Israël?

Pire encore. Comme ces prophéties auto-réalisatrices («self-fulfilling prophecies») en psychologie, les hauts cris annonçant le retour de l'antisémitisme de l'entre-deux-guerres risquent de nourrir celui-ci. La pression exercée par certaines organisations juives ou pro-israéliennes (CRIF, France-Israël, UEJF, LICRA...) contre les critiques d'Israël semble donner raison à l'équation: Juif = Israélien = Sioniste, et justifier les vieux préjugés sur les juifs influents, intouchables, solidaires coûte que coûte. Même si le prix à payer, ce sont les valeurs universalistes du judaïsme qui se dissolvent dans la domination méprisante d'un autre peuple.

EN FINIR AVEC AUSCHWITZ

Comment sortir de l'impasse du «nous contre les autres»? Comment se libérer de ce que Théo Klein nomme la mentalité du ghetto? T. Klein, A. Burg lancent quelques pistes. Cesser de croire que le monde veut nous anéantir, nous les Juifs. Arrêter de se rouler dans la poussière (geste de contrition après un décès). Renoncer à faire de la Shoah le traumatisme national juif qui définit et le judaïsme et Israël. La Shoah appartient à l'humanité entière. Lui redonner sa dimension universelle et sa juste place dans la suite des deuils du peuple juif. Remplacer le voyage des lycéens à Auschwitz par un périple en Andalousie des jeunes citoyens israéliens juifs et arabes. Garder la mémoire mais cesser d'être les esclaves de la mémoire, comme les décrit Eyal Sivan dans son documentaire *Izkor* («Souviens-toi» en hébreu).

A. Burg rêve d'un peuple sur le chemin de la résilience, cette renaissance qui passe par



Photo: David Shankbone

«Je n'ai pas de frères génétiques. J'ai des frères et sœurs d'esprit et de cœur. [...] Les occupants ne sont pas mes frères, même s'ils respectent le shabbat [...] Le judaïsme automatique, sans autocritique et sans obligations morales, contient en lui une doctrine raciale inacceptable.» Avraham Burg, président du Parlement israélien de 1999 à 2003

l'engagement et la créativité. Un processus justement observé avec les survivants de l'univers concentrationnaire par le psychiatre Boris Cyrulnik. Si Israël et les juifs en général, nous devons tirer de notre passé de souffrance une mission pour le présent et l'avenir, cela pourrait bien être de soutenir les autres peuples en danger aujourd'hui et non de nous laisser aller à reproduire les gestes des bourreaux au nom d'un «Plus jamais Auschwitz» réduit au peuple juif.

www.volkswagen.lu

Consommation moyenne de 5,8 à 10,1 l/100 km selon motorisation. Émissions de CO₂ de 153 à 242 g/km.



La nouvelle Passat CC



Das Auto.

Autodistributeur Loach Importateur

Garage M. Loach Luxembourg
Garage M. Loach Bereldange

Garage M. Loach Esch/Alzette
Garage Roby Cruciani Dudelange

Garage Roger & Diego Pétrange
Garage Pauly-Loach Strassen

Garage Castermans Redange/Altert
Garage Kieffer Steinfort

Garage Ed. Pèpin Ingeldorf
Garage Martin Biver Weidingen/Wiltz

Garage Kruff Echternach
Garage Demuth Junglinster

Garage Hermans & Rosati Bech-Kleinmacher
Garage Weis-Schon Munsbach